Charles-François Landry

19 mars 1909	Naissance de Charles-François Landry à Lausanne. Son père est neuchâtelois, sa mère vaudoise. Deux sœurs.
1919-1927	Études au collège classique et cantonal de Lausanne. Il lit avec avidité Alain-Fournier, Gide et Albert Salamin, et fonde une revue étudiante, *L'Œuvre*.
1929	Landry part de Lausanne pour le sud de la France. Séjours à Villeneuve-lès-Avignon, Nîmes (où il terminera ses études), Aix-en-Provence. Il débute dans les lettres par un recueil de poèmes, *Imagerie*.
1930	Landry fait la connaissance d'Yvette Benoît, qu'il épousera.
Novembre 1931-printemps 1932	Premier séjour à Paris.
Octobre 1932	Mariage avec Y. Benoît.
Février 1933-mars 1934	Deuxième séjour à Paris. Difficultés financières, liées à la grande crise de l'emploi, à la suite des événements de 1929.
Mars 1934-octobre 1935	Pougnadoresse, à quinze kilomètres d'Uzès, dans le moulin Mercier.
Octobre 1934	Naissance de Claire.
Octobre 1935-février 1936	Atteint de pleurésie, Landry est soigné à l'hôpital d'Uzès.
Mars 1936	Pneumothorax, pratiqué en Suisse. L'industriel et ami des écrivains et des artistes, H.-L. Mermod, en prend la charge.
Été 1936-juillet 1940	Retour à Uzès, où il est admirablement soigné par le docteur Villaret.
Automne 1938	Thoracoplastie, effectuée en Suisse.
Printemps 1939	C.-F. Landry prononce, en Suisse, une série de conférences sur « La campagne française ».
1940	Après l'armistice, Landry retourne en Suisse. La période provençale de sa vie s'achève dans le

	bruit des bottes et en compagnie de la maladie qui ne le laissera plus en repos. Mais quelques consolations littéraires adoucissent cette vie mouvementée : *Diégo* obtient quatre voix au Goncourt, une nouvelle, *Coupe du monde*, est récompensée par le prix de la Revue suisse romande et Landry reçoit le prix Schiller (qu'il aura à nouveau en 1944 et 1947).
Printemps 1941	Le divorce est prononcé entre C.-F. Landry et Y. Benoît. Landry propose de lui acheter la Tour Négroponte à Saint-Siffret (proche d'Uzès), où elle aurait vécu en compagnie d'un chat et d'un géranium !
1942	Second mariage, avec Isabelle Gaudin.
1943	Prix de La Guilde du livre. Dans la revue *Confluences*, Landry publie un important article sur les problèmes du roman et du romancier.
1947	Grand prix littéraire de la Littérature rhodanienne.
1949	Naissance de Philippe, dit Pompon.
1951	Prix Veillon pour *La Devinaize*, un de ses plus attachants romans.
1952	Landry s'installe au château de Glérolles, où il habitera jusqu'à sa mort.
1954	Grand prix du roman des Amitiés françaises, qu'il partage avec Gilbert Cesbron.
1959	Prix Chatrian.
1960	Grand prix C. F. Ramuz.
1968	Prix mondial Paul Gilson, pour *Mon pauvre frère Judas*, oratorio radiophonique. Landry est atteint de la maladie de parkinson et doit être hospitalisé. Il ressortira très affaibli physiquement, et le docteur Fernand Cardis, qui l'a patiemment soigné, lui prescrit un excellent remède : écrire.
23 février 1973	Landry – on ne dit plus Charles-François Landry – meurt à l'hôpital de Vevey où il avait été transporté à la suite d'un malaise.

(Source : *Diégo*.
Le Mont-sur-Lausanne : Éditions Ouverture, 1993)

Charles-François Landry

Bord du monde

roman

Cet emblème représentait la devise de C.-F. Landry

camPoche

Bord du monde
a paru en édition originale
à Lausanne, à L'Abbaye du livre, 1940
puis a été repris à Paris, chez Corrêa, 1941
(Existe en traduction allemande)

L'édition de référence, pour cet ouvrage,
a paru à L'Abbaye du livre, à Lausanne, en 1940

Bord du monde,
trois cent cinquante et unième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le soixante-quinzième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Philippe Landry,
de Janine Goumaz et de Betty Serman
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-389-5
Tous droits réservés
© 2014 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À celle qui a fait que ce livre soit
ce qu'il est : une sorte de chant de
confiance en une vie plus belle que la vie,
et qui ne s'obtient que dans l'amour.

LANDRY

I.

HILAIRE suçait une herbe. Il regardait, droit devant lui, cette terre si solide, et qui finissait si brusquement. Dans le petit creux de roches où il était couché, un genou presque sous les côtes et l'autre pied au-dessus du vide, une herbe courte, une herbe de haut pays dressait ses fines tiges rondes, qui ont toujours l'air d'être sèches, et qui sont douces à la main, comme le poil d'une bête.

Le vent passait comme un torrent. Il giclait entre les roches. On pouvait presque le voir, quand il rebondit, brusquement détourné, lancé en hauteur comme une vague contre une jetée. Il y avait, très loin, des nuages minces, et si griffés de la force du vent qu'ils en étaient devenus presque transparents, et bleutés comme un lait dont on a levé la crème lourde. Et quand le vent tomberait – en une nuit – ces longues palmes blanches dans le ciel prendraient du poids, pour devenir le temps si lourd des orages d'été.

Hilaire regardait devant lui, pensant à tout cela, et pensant à rien, tout préoccupé d'absence, de ce monde qui finissait ici… Devant le

regard, encore une roche, encore un creux d'herbe, encore une fleur qui dépasse, encore un caillou blanc, et puis, plus rien que le ciel. Il y a donc un moment où, après la dernière branche de l'arbre, après le dernier épaulement de pierre dorée, commence l'abîme immense où la terre tombe depuis toujours ?

Une hirondelle fut emportée comme une feuille morte. On voyait le brun de dessous l'aile, avec ces reflets courts d'ardoise. La plume et l'écaille du poisson, dans les courants, brillent de même. L'hirondelle, brusquement, présenta le tranchant de l'aile : alors elle jaillit, toute droite jusque très haut dans le bleu-gris du plein ciel, et, comme on ne la voyait presque plus, elle redevint noire, plongea droit contre le vent, toute petite et qui faisait quand même ce qu'elle veut.

Et quand Hilaire eut compris qu'il était du parti de l'hirondelle contre le vent, il sourit à des pensées. On pouvait voir ses courtes dents blanches, et ainsi le visage paraissait brun, avec du rouge aux joues, du poil mal rasé et des yeux bleus très bleus, comme des fleurs. Et d'abord on se serait dit : « Un bon garçon. » Mais ensuite, voyant les épaules dans le velours, la force du cou dans la chemise grise, ces mains presque minces pour un homme de montagne, des mains inquiétantes, on voyait qu'il faudra bien du temps pour se faire une juste idée d'un homme qui n'est pas simple, ni d'un seul morceau. Il y avait aussi, pour ne pas faciliter

les choses, de gros sourcils sur ces yeux de fleur, et ce carré de mâchoire, juste au-dessous de l'oreille, qui annonce une rare ténacité.

Pour l'instant, c'était seulement un homme couché, qui remue un pied sur le vide, qui a repoussé le chapeau de feutre noir, et après le brun du front, il y a un blanc de peau, avant les cheveux frisés. Seulement un homme qui sourit à des pensées.

Il savait qu'en avançant à plat ventre, seulement d'une longueur d'homme, tout le pays, en dessous, se découvrirait. L'hirondelle de tout à l'heure avait été le signe très haut inscrit, d'une longue présence humaine. Ce sont des oiseaux fidèles, qui reviennent toujours à la même poutre, tant qu'il y a des maîtres aux maisons. Et puis, si la porte demeure close, la bête s'ennuie sous l'arceau de la terrasse, et dans les maisons vides, les nids d'hirondelles sont aussi abandonnés. Il n'y a plus que la souris grise, sous la planche basse des armoires, et les cloportes aux écuries, et la limace blanchâtre qui a remonté le trou de la pierre d'évier.

Tandis que cette hirondelle avait dansé sa danse folle au-dessus d'un village, comme l'étincelle qui s'envole bien au-dessus de l'âtre, la petite étincelle orange qui s'en va brusque ment se coller au mur de suie.

Et comme les idées appellent les actes, Hilaire s'avança sur le ventre, remontant la dalle de roche.

Il y avait, tout brusquement, une poche de ciel au-dessous de vous. Et au fond, entre deux ou trois grosses croupes rondes et couvertes de châtaigniers, les toitures grises d'un village de montagne brillaient doucement, avec ce reflet de lune, cette patine argentée de l'ardoise ou du bois lavé par de longues années.

C'étaient des maisons basses, on aurait dit blanches à cause du toit foncé, et d'une marge d'ombre sous le toit, qui soulignait la pierre non crépie. Par morceaux, les toitures étaient orange, et faites de tuiles rondes, comme en plaine. Le pays, on voyait, était à un tournant, placé à la jonction de deux manières de vivre. Il y avait, encore là, des terres à seigle, et même, devant les portes, de vieilles treilles grosses comme un bras de singe. Mais c'était aussi le bord de la vigne, et ces gens, pour mieux lui marquer leurs soins, la conduisaient sur des entrelacs de bois mort et de poutres, afin que, portée, elle échappe à la petite brume du soir, et à la première violence du soleil qui brûle de bonne heure le matin, au ras du sol.

Et puis, si devant les maisons flottait le pampre, derrière, après une pâture d'herbe courte et feutrée, avec des touffes de grosses feuilles, de temps en temps, commençait la force calme des châtaigniers. Ils poussaient larges, avec des branches horizontales, et de beaux mouchets de feuilles claires qui ont l'air d'un feuillage frais verni jusqu'à l'automne. Et l'ombre sous eux était une ombre légère, une

ombre tamisée, toute pleine de ces loupes de soleil qui tremblent sur le sol sec comme des reflets d'eau.

Et tout de suite après ces vallées vertes, après ces pentes cultivées, après ces châtaigneraies, un grand pays hostile s'étendait. Ces petites vallées étaient des taches d'humanité, des îlots heureux, dans un chaos broussailleux, dans un dur pays brun, d'un brun roux, d'un brun de bête fauve. C'était un pays ours, des vallonnements de muscles, des touffes de dur poil sauvage, des révoltes de roches, comme des mâchoires.

Hilaire regarda tout cet horizon avec une lumière dans les yeux. Il y avait dans ce regard d'homme l'obscure conscience de se mesurer avec l'hostilité du monde, et puis, aussi, l'obscur défi d'un être jeune et fort devant la force brute des choses. Et comme si tout cet horizon de sombre pays lui avait fait sentir plus fortement la joie d'ouvrir des côtes et d'inspirer de l'air, il se passa la main dans la chemise, accentua son sourire et, s'étant baissé, il attrapa sa besace de peau de chèvre.

Il y avait dedans tout ce qu'un homme qui court le pays met dans une besace. De la ficelle, un briquet, une boîte en cuivre pour les allumettes au soufre, un grand couteau à cran, avec un anneau, un morceau de linge qui avait dû envelopper du pain et des fromageons… Mais Hilaire sortit du fond de la besace un morceau de pierre noire qui avait des reflets blancs.

Comme il était à cette même place, mais avant Pâques, il avait vu un homme, loin en face, et au-dessous de lui. C'était un homme sans armes. Il avait une canne ferrée, des musettes, et un outil trop petit pour être bien vu d'ici.

Après avoir pensé qu'il cherchait des champignons, après avoir aussi pensé qu'avec les nuits encore froides il fallait bien un étranger pour chercher des morilles, Hilaire descendit du rocher. Il s'enfonça sous bois, sans plus de bruit qu'une fauvette. Il savait poser le pied sans que rien craque, avancer sans traîner de feuilles, éviter la pousse de ronce, ne pas tendre une branche qui revient en claquant comme un fouet. Il était de ces hommes sauvages qui veulent savoir ce qu'un étranger peut venir faire sur vos terres, de ces hommes qui n'aboient pas mais sont quand même comme les chiens, jaloux de tout un territoire, et qu'un instinct pousse à s'approcher, prêts toujours à un geste violent, sans peur, mais seulement pour chasser ce qui est étranger.

Quand Hilaire fut sous les châtaigniers, il avait l'homme à moins de trente mètres. C'était un long vieux, tout sec, avec une casquette à pont, les pattes boutonnées bien sûr, mais qui devait les rabattre le soir venu, quand la brume monte des fonds, froide comme une haleine de puits. Un long vieux, avec des musettes de toile

verte, et d'étroits pantalons jaunes. Et longtemps ce matin là il parut suivre une piste, agissant comme un homme qui a une idée, mais seulement cette idée se devinait mal. L'homme ramassait des bouts de pierre, les cassait entre ses doigts, et c'est une pierre feuilletée, qui brille comme du mica, une pierre qui se peut casser entre les doigts. Plus loin, l'homme donna plusieurs coups, des coups précis, des coups dangereusement nets, pour un vieux homme, contre une roche rouge. Et si dure que soit la pierre rouge, un morceau en sauta, que l'homme regarda, flaira, que l'homme refendit avec son outil. Et maintenant, on voyait que cet outil est une massette, emmanchée souplement, comme un merlin d'abattoir, et cet outil qu'on ignorait ici pouvait être aussi une arme redoutable, puisqu'un si petit merlin faisait sauter la roche rouge que nous ne savons pas casser.

Hilaire avait suivi l'homme ainsi, durant la matinée. Il l'avait vu se baisser et se relever, suivre d'abord les fonds du ruisseau, et puis, comme si, peu à peu, une idée plus précise se faisait jour sous la casquette à pattes, l'homme au merlin avait gagné de la hauteur. Quand il fut derrière le village, comme il y avait plusieurs bancs de roches qui débouchaient des profondeurs du sol presque à la verticale, l'homme parut énervé, comme un chien qui sent une piste plus chaude. Enfin, après beaucoup de gestes, il s'en alla contre une combe, à grands pas décidés.

Hilaire dut faire un détour pour demeurer sous le couvert des arbres. L'homme avait traversé les pâtures. Hilaire le retrouva qui piochait dans des éboulis, avec la pointe ferrée de sa canne, et de temps à autre, il s'écriait courtement :

— Ah-ah !... Ah-ah !

Puis il écrivit sur un carnet. Il se retourna deux ou trois fois, prenant des points de repère, et il recommençait de noter. Enfin, il s'en fut, d'un pas tout à fait décidé, comme un homme plein d'une hâte secrète.

Hilaire vint aux éboulis. Pour un homme de la terre, le moindre bouleversement s'inscrivait clairement. Hilaire vit parmi les pierres celles qui présentaient au ciel une face plus sombre, la face humide qui venait d'être retournée. Il y avait du terreau rouge, des débris de bois, et ces cailloux noirs dont l'homme avait pris plusieurs morceaux qu'il avait cachés dans une besace d'étoffe. Hilaire ramassa lui aussi des éclats de pierre noire. Il allait les glisser simplement dans sa veste lorsqu'il se ravisa. Si un homme des villes s'intéressait à ces pierres c'est qu'elles étaient spéciales. Peut-être mystérieuses. Peut-être dangereuses. Il les enveloppa dans son mouchoir rouge à pois jaunes...

Il arriva chez lui longtemps après l'angélus de midi. Sa maison était à l'écart, un peu au-dessus des autres, étant plus ancienne, plus simple, et plus proche de sa fin. Le haut du

village était en ruines. Chaque génération qui vient bâtit plus bas, vers la vallée, profitant des vieilles maisons pour se mettre à l'abri. Et ces murs en ruine, éclairés d'une fenêtre vide comme d'un œil mort, font sauter le vent. Il arrive encore qu'un ancien y garde une chambre, juste pour le court temps de sa vie finissante, et on le voit fumer sa pipe sur la porte, tout entouré de fagots, d'éboulis, et de ces plantes sauvages qui sentent mauvais quand on en froisse la feuille, et qui poussent parmi les détritus.

La maison d'Hilaire était sans étage. On montait quelques marches, juste cinq, et deux portes s'ouvraient sur une terrasse. Et là-bas, au bout de la terrasse, comme le sol était en pente vive, on se trouvait à plus de deux mètres du sol, tandis qu'ici à l'autre bout, avant l'escalier, la porte de la resserre était déjà un peu engagée dans la terre. Il y avait un grenier au-dessus des pièces. On y entrait de niveau, par derrière, là où le toit rejoint la terre herbeuse. Et pour le long hiver, on le bourrait de foin jusqu'au volet carré qui ferme d'une barre mise en travers. Et dessous, entre les piliers supportant le plus haut de la terrasse, il y avait une écurie, vide depuis des années, une de ces écuries à demi souterraines qui gardent la chaleur vivante d'une bête, qui s'ouvrent face au sud, et qui même en hiver, quand le soleil est blanc, sans force et sans hauteur, sont quand même réchauffées par les quelques heures de jour.

C'était une maison trapue, le cul dans la montagne, plantée pour lutter contre la pente. Les poutres maintenant étaient frangées au bout, mangées comme un bois de lune, rongées de vent, rongées par les guêpes qui ont besoin de pâte à papier, et ce bois gris, comme du papier brut, avait la douceur soyeuse des têtes grises.

Et tout autour de cette si ancienne maison, on voyait les restes, déjà presque effacés par les années, de toutes sortes de petites attentions qu'on avait eues, du temps où cette maison était une jeune maison. Un escalier dans la murette menait à rien, à une aire où traînaient des bouts de bois ; deux restes de murette avaient encadré quoi ? … peut-être un jardinet où faire pousser des fleurs, rares dans ces montagnes. Et ce bois noir où l'on avait attaché une cordelette pour sécher du linge, ce bois mort avait été un amandier…

Hilaire poussa la seconde porte, qui ouvrit sur une cuisine noire. Une vieille femme posa la quenouille sur un lit très haut, et couvert d'une étoffe à petites fleurs. C'était une toute vieille menue, avec une coiffe blanche, et qui donnait des coups de pied au chat tout en attrapant le lard de la soupe avec une longue cuiller.

Elle regarda son grand fils qui sortait son couteau et se coupait des morceaux carrés dans une épaisse tranche de pain. Il se bourrait la bouche, toujours sur le même côté, sans qu'on

sache pourquoi. Il n'avait pas quitté le chapeau. Prenant le couteau par la lame, il donna un coup de manche bien précis sur la patte du chat, parce que la bête insistante était montée sur sa cuisse.

Cette vieille regarda ce fils qui n'était plus son petit mais un homme, et c'était un pays où les hommes commandent, sans même avoir besoin de parler, simplement parce qu'ils sont les hommes, et que les femmes travaillent silencieusement.

Elle comprit qu'il était préoccupé.

Il se demandait s'il sortirait son bon complet noir, comme pour aller à un enterrement. Et il aurait fallu sortir aussi la chemise de toile qui a un plastron raide, et la cravate noire qui est un petit ruban étroit, et les souliers qui vous font mal.

Il aurait fallu expliquer. Et puis, rien que l'idée d'une longue marche avec des pieds qui souffrent le décida. Pour une paire d'heures qu'il passerait peut-être en ville, il n'allait pas marcher deux jours sur des épines… Il resterait comme il était.

Il dit seulement :

— Je ne rentre pas, ni ce soir ni demain, et ni peut-être vendredi.

Et puis il étendit ses jambes, le dos mieux calé contre le dossier de la chaise, et comme quelque chose le gênait dans une dent, peut-être un fil de viande, il chercha dans sa mâchoire avec ce grand couteau à boucle.

La vieille ne demanda rien. Elle sortit des fromageons d'une sorte de cage faite de roseaux refendus, et suspendue à un crochet pour que les rats ne puissent atteindre les fromages. Elle en mit six dans une serviette. Et puis un grand morceau de ce pain qui était gris. Et seulement alors, elle présenta un long saucisson de porc, au bout de sa ficelle, qu'elle laissa pendre devant le nez du garçon.

Il dit :

— Heuu…

Elle devait être bien habituée à tout comprendre, car elle sut que c'était : « Oui. » Et lui, toujours sans regarder rien de précis, il suivait son idée. Il était déjà sur le chemin, prenant des raccourcis très rapides qui vous font véritablement tomber des montagnes. De temps à autre une pierre roule sous le pied, on doit donner un coup de reins pour se rétablir, et la pierre, on l'entend qui court dans les feuilles mortes, sous les buissons. C'est sur des pentes où la chaleur est très forte, parce qu'on se dirigera vers le sud. Et toujours on se dit : « Au fond de ce vallon, il y aura une eau… » Et le fond une fois atteint, il y a bien une herbe un peu plus verte, parce que le lieu est bas et ombreux, mais jamais il n'y a seulement grand comme la main d'une eau retenue, parce que ce sont des pays qui envoient toute l'eau vers les plaines, par en dessous, sans rien garder pour eux. Et les hommes d'en haut, qui font venir une petite récolte grâce à la neige tard fondue et à la fraîcheur des nuits de rosée,

les hommes d'en haut parlent de ces pays du bas où les plaines sont vertes, d'un vert d'oseille, et à chaque fois que vous posez le pied, dans un herbage, la terre noire marque votre semelle en un ovale d'eau…

Vers cinq heures, Hilaire s'était mis en route. C'est qu'il avait premièrement été voir ses amis, le vieux Gide et sa fille Suzette, et ses mauvais voisins, Patrice, fils de Siméon Vallat, qui surveillaient tout ce qui se fait dans le village. Et même, il fit un détour pour aller jeter un coup d'œil sans avoir l'air d'y toucher, du côté du hameau de L'Ouzounet. C'est que Félicie peut-être était dans le pré, gardant les quelques chèvres, pour se donner l'excuse d'être dehors, et avant de reprendre le travail de faire le repas… Il fut vu par les gens qui devaient le voir, afin que son départ passe mieux inaperçu. Mais il ne vit pas Félicie.

S'il avait pris par le bon chemin, et non par le raccourci, il l'aurait trouvée, directement, et belle, et bien vivante, qui donnait de grands coups de battoir à une lessive, dans ce ruisseau venu de plus haut, qu'on capture dans des bassins avant qu'il n'aille se perdre un peu plus bas, dans la roche poreuse.

Mais comme il avait pris directement sous les châtaigniers, en pleine pente, ce sentier à peine marqué, il s'en alla durement, comme un homme, sans le sourire et sans l'espoir.

Et encore, de l'espoir, en pouvait-il avoir ? Félicie et lui, c'était quoi ? Rien ou presque. Une fois, voici trois ans, à une fête, là-haut à Barre, elle avait eu l'air de faire attention à lui. Seulement il y a la pétarade des mortiers bourrés de poudre, et, à force de ressauter, les filles en ont le sang qui s'énerve ; il y a ces musiques qui font rire, cette foule où, en se faufilant, les filles sont toujours un peu touchées et chatouillées ; il y a que danser facilite le rire, et que la nuit venue, malgré les lanternes, facilite bien des choses, et tout, la musique, le vin, la poussière, la chaleur, la danse, les lumières basses, cela donne quelque chose de haletant aux heures, les lèvres plus ouvertes et plus rouges, les yeux plus brillants… On croit tout facile, dans ces soirs de fête, on croit ce qu'on espère…

Félicie s'était un peu laissé embrasser dans le cou, là, sous les petites mèches folles. Et puis ?

Et puis, rien. Les jours viennent, après les fêtes, où il faut à nouveau fendre le bois, courir la montagne, et pour les filles battre le linge, couler la lessive, et se mettre du sang jusqu'aux coudes en façonnant des saucisses… Les jours ne sont de nouveau plus que des jours. Félicie ne pouvait sortir. Peut-être qu'elle ne le désira pas fortement. Et voici que l'année dernière, comme ils avaient été tous deux invités à Saint-Hippolyte, pour le mariage du fils Aigon, Félicie avait recommencé ce doux manège de se laisser attirer loin des autres.

C'était une fille douce. On croyait. Elle avait des yeux gris, comme un peu étonnés. Elle disait toujours une plaisanterie. Le père avait pour elle une préférence : « Félicie », disait-il, « une toute gaie… » Elle croyait. Tout le monde le croyait. La mère hochait la tête, pensant : « En voilà une qui ne prend pas la vie avec assez de sérieux… » Et puis, active. Toutes les filles, bien sûr, travaillent. Mais Félicie c'était une abeille. Zzzzz… et voilà un travail fait, comme une fleur visitée. Zzzzz… un autre travail fait… On avait pris l'habitude de lui trouver plus de travail qu'à une autre, puisqu'elle le faisait plus vite.

Elle avait une bouche tranquille, comme un enfant qui dort, et les cheveux coiffés bas, sur les joues, qui donnaient à ce visage une extrême douceur. Elle n'avait rien, ni vers les tempes, ni dans le front, qui indique quelqu'un qui se défend, ou qui attaque. On se disait : « C'est facile de vivre avec elle » – parce qu'on pensait bien toujours la commander.

Hilaire, à ce mariage, avait un peu poussé les choses. Il disait : « Et nous, et nous, hein, et nous ? »

Elle avait répondu, comme toujours, pour se défendre avec une plaisanterie : « Oh bien sûr, nous aussi… Mais peut-être nous marierons-nous chacun de son côté. »

Et puis, comme elle l'avait vu grave, et qui peut-être souffrait vraiment, comme elle était toute jeune et sans deviner encore la souffrance d'un autre, elle avait dit, avec cette brutalité

souriante de la première jeunesse : « Et puis, tu n'aurais rien à m'offrir ! »

Il n'avait rien répondu. Depuis, il y pensait. Il savait que, dans cette terre aride les mots prenaient un sens secret. Félicie avait-elle voulu dire que peut-être, s'il avait eu du bien, c'eût été chose faite ? On ne sait. Était-ce une indication de commencer, par un long travail, à remonter les biens du père qui, même dans leur beau temps, n'avaient été que de tout petits biens ? Était-ce une façon de dire que le vieux Clodomir Rigault n'établirait sa fille que chez un garçon bien pourvu ?

Tout de suite, aimer fait mal.

On ne peut pas être deux, rien que deux, les deux premiers. On arriverait dans un vallon qui aurait un ruisseau et une châtaigneraie. On dirait : « Veux-tu là ? » Elle vous répondrait, avec ces yeux gris qui regardent presque trop droit et se moquent un peu : « Oui. » Un tout petit oui. On prendrait le marteau à pierre, on ferait une assise de pierres bien plates et dont la tranche est bien cassée, on couperait de fortes branches, pour faire une cabane. Et pendant des saisons, on saurait chaque matin en se levant ce qu'on veut faire, parce qu'il y aurait la maison tout entière à construire, comme nos anciens ont construit les nôtres, une pierre et puis une pierre, et sans un seul outil que deux mains et le petit marteau, et ce sont des pierres grandes

comme des assiettes, et il a fallu certes beaucoup d'amour pour remuer tant de pierres plates. Mais c'est ainsi : pendant des semaines, les oiseaux furtifs portent dans le bec un brin de paille et puis encore, pour un nid, et les abeilles à long ventre font mille trajets depuis toujours pour bâtir six cellules de boue au-dessus d'une porte, et les souris bourrent un angle de muraille avec vingt ou trente fois leur volume de bouts de laine… Et nos anciens, avec leurs mains s'étaient mis dans la tête de faire des voûtes basses, l'écurie chaude, la chambre, la cuisine, la palière…

Être deux. Dire : « Veux-tu à cet endroit ? » Et s'en aller par toute la montagne, regardant le monde avec des yeux d'amour, puisque n'importe où on voudra, ce sera là. Il n'y aurait qu'à dire : « Ici », Et puis, en regardant mieux, on dirait : « Viens encore une fois dans cet autre vallon, tu sais, où le ruisseau est entre de gros blocs… eh bien ! je crois qu'à tout prendre, j'aime encore mieux être vers ces gros blocs. »

Et comme les femmes disposent du monde comme si elles étaient attendues, celle-ci dirait : « Ici, tu feras un bassin. Là, avec un petit mur on peut tenir des canards. Dans cette grotte, tu arranges et j'ai des chèvres… »

Et ainsi, du bout du doigt, en dix minutes, elles vont vous trouver du travail dur pour des années. Seulement cela ne fait rien…

Au lieu de quoi, on est trop nombreux, dans ce monde. Toute la montagne est vide, mais dans un seul vallon, il y a le village, et encore deux hameaux. Et non contents d'être trop près les uns des autres, on se surveille, on s'ennuie, on se veut du mal.

Être deux, et seulement deux. On aurait dit : « Félicie, est-ce oui ou est-ce non ? »

Tandis qu'il y a ce Clodomir Rigault qui a du bien, et qui en voudra encore chez son gendre. Et du bien tout fait, pas du bien en avenir, comme il y aurait dans la montagne…

Et pendant qu'il pensait à ces choses, devant lui, le paysage changeait. Premièrement, après cette vallée, il avait passé un col plus bas, et pénétré dans une vallée encore semblable, comme si cette monotonie allait durer toujours. C'est qu'il n'allait pas vers Méjannes, pas vers le pays de naturelle dépendance, mais franchissant droit, au plus dur, et s'en allant, par le plus court, vers les grandes vallées.

Et puis, la pente fut tout à fait raide, et chaque pas pliait fortement le genou. Et ce n'était plus le châtaignier mais le chêne, puis de grands bancs de genêts, finissant de fleurir et qui sentaient l'abricot trop mûr. Et puis, il y eut des landes, avec des cailloux blancs, des langues de gravier comme si d'immenses rivières s'étaient taries et puis des collines couvertes de

pins. Et brusquement, en bas, on put voir le ruban de l'eau qui brillait dans un large lit. C'était une rivière qui ne savait pas où passer, tant elle avait de place. Et une fois elle passait à gauche, une autre fois à droite, et cette saison, elle coulait contre la colline, mais la saison dernière elle s'en était allé passer tout au loin, vers ces peupliers au feuillage toujours tremblant.

Il y avait de larges prairies vertes, tout à coup rayées par une grande traînée de gravier, que la rivière en s'amusant avait jetée là, courbe comme une plume. Et des villages entièrement roux, au bord de la plaine et du mont, et derrière les maisons dorées, il y avait des centaines d'étages de murettes, pour des clos de vigne.

Hilaire vit aussi deux ou trois routes blanches, qui s'en allaient vers rien, dans les deux sens, passant la rivière sur des ponts, montant parfois bien haut dans la verte pente, comme un trait d'aubier dans une baguette qu'un petit berger vient d'écorcer.

Il y avait, gros comme un hanneton, un attelage qui courait la poste, et une petite fumée montait derrière lui, disant toute la poussière et toute la chaleur de l'été.

Hilaire entendit ce qu'on n'entend pas dans le silence total de la montagne, ce crissement jamais fini qui est comme le bruit de l'air surchauffé qui tremble, qui est le bruit tremblé, la trépidation de l'immense été, la vibration de

la lumière, et c'étaient seulement – moins grosses que le pouce et perchées haut – les cigales. Par instant, il semblait que cela s'éloignât, le paysage prenait plus de profondeur pour l'oreille, et puis, de nouveau toute proche, cette trépidation reprenait.

On n'avait plus besoin de rien.

Il demeura ainsi, au seuil des plaines, pendant longtemps. Il s'était laissé aller, du dos, dans l'herbe brûlée du talus. Il avait, d'un coup de main, avancé son chapeau sur ses yeux et presque sur son nez. Il avait les mains sous la nuque, la chemise ouverte, et il écoutait l'été.

Une sorte de torpeur heureuse le tenait aux limites du sommeil. On le disait paresseux. Il n'y songea pas. Lui qui était tout muscles et volonté, qui pouvait courir la montagne à la recherche de sa curiosité pendant des jours et des nuits, lui qui se tenait dispos devant une vie qui lui avait jusqu'ici refusé l'imprévu. Lui qui savait ramper dans des grottes noires, où l'air vous manque. Qu'est-ce que c'est, paresseux ? Il n'avait pas encore trouvé son travail. Quand il le refuserait, alors, on pourrait dire. Seulement, couper du foin pour qu'une bête le mange, faire mille travaux pour descendre vers les plaines et changer du travail contre un peu de sous, travailler plus que nécessaire, il avait tôt compris que c'était stupide.

Il écoutait l'été. On n'a qu'une vie. Il s'occupait à la vivre. Il savait qu'il est de longues belles minutes, et que le dos est fait pour

s'appuyer à l'herbe sèche. Il le savait obscurément, sans jamais se l'être dit.

Il savait ce que d'autres ignorent. Il savait que, posté-là, plus bas que la montagne et plus haut que la plaine, il entendait, comme un dieu, tout ce que faisait la plaine… Et justement, sous son chapeau mis en avant-toit, depuis un moment, il avait, aux limites du sommeil, son attention attirée par un bruit inconnu. Par derrière le bercement des cigales, Hilaire entendait un travail, à grand cognement, qui se faisait quelque part en bas.

II.

MAINTENANT qu'il n'avait plus qu'à descendre vers son village, maintenant qu'il n'avait plus qu'à se laisser tomber sur ce paquet de toitures groupées comme de petits oiseaux dans un nid de verdure, il regardait ces morceaux noirs, tirés de la besace.

Ce qu'il revoyait, c'était, là-bas, en plaine, le formidable travail entrepris contre la montagne pour lui sortir les entrailles.

Quand il avait entendu ce bruit de cognement, sous le chapeau rabattu du rêveur, il s'en était allé vers le bas et vers le bruit. Il avait dépassé les villages, il était arrivé tout contre le fond plat de la vallée, là où brusquement le pied trouve la dernière marche, là où il n'est plus de pente, mais seulement des buissons tous à la même hauteur, avant le large lit de gravier. Et, entre deux villages connus, La Dyane et La Haute-Dyane, il avait trouvé ce chantier qui fait tant de bruit.

Il y avait déjà deux galeries qui s'enfoncent sous le mont. On avait terrassé à la sortie, et n'importe qui fait un trou, c'est toujours de

même, pour un terrier de taupe, ou pour un grand terrier de renard : ce qu'on voit, c'est un plus ou moins gros monticule de déblais. On apprend qu'au-dessous de l'herbe, au-dessous des racines d'arbres c'est rouge, ou bien c'est brun, ou bien c'est bleu, ou bien c'est blanchâtre, et parfois c'est successivement de la terre ocreuse, et puis le blanc de marne, et puis le bleu des cailloux demi-durs…

Il y avait déjà deux galeries. Le grand bruit venait de petits wagonnets qui descendaient une pente raide. Un homme qui avait l'air de sortir d'une cheminée, visage noir et déjà le bord des yeux rouge, avait dit à Hilaire, en se mouchant noir : « Ces wagonnets, c'est des berlines. Cette pente, c'est un *plan*. Ce qu'on sort ?, tu plaisantes, ou bien tu tombes des montagnes, ce qu'on sort, c'est de la houille. »

C'était un homme avec un accent voyou, et il retourna à son travail.

Hilaire ne se laissa pas démonter. Ce qu'on ne fait pas avec la langue, les yeux le feront. Il demeura planté là, regardant ces wagonnets qui arrivent. Et déjà les gestes étaient trouvés, qui dureraient un siècle et plus. Il y avait un gamin qui attendait les berlines, et quand elles étaient devant lui, il plantait dans les rayons des roues de courts morceaux de bois tout mâché. Le wagonnet patinait juste un peu. Ceux qui venaient après cognaient dedans. L'homme arrivait et gouvernait les berlines arrêtées. Elles

repartaient, à toute faible pente, vers un hangar. Ensuite, il y avait un haut bâtiment de brique, honteux et triste comme une léproserie. Il se voyait de loin, rose, d'un vilain rose de tripailles. On comprenait qu'il représentait une maladie nouvelle qui gâterait toute cette vallée.

On avait construit, pour venir à lui, un canal de dérivation. La belle eau de rivière arrivait là, verte et bleue, belle comme une chevelure, et toute douce. Elle ressortait noircie, qui déposait une suie épaisse sur les berges de gravier ; c'était une eau honteuse, éculée comme une savate. Il fallait des kilomètres de soleil et d'herbe pour lui faire oublier ce qu'elle avait dû faire, dans le bâtiment de briques rosâtre.

Et puis un homme vêtu en monsieur avait enjambé les voies. Il avait des papiers à la main. En passant, il regarda Hilaire, et comme il était déjà plus loin, il se détourna, revint sur ses pas, et très vite :

— Eh, l'ami, si tu cherches embauche… nous prenons tout le monde… As-tu de bons bras ?

Hilaire avait baissé son chapeau, comme une bête hargneuse qui s'enferme en soi. Sans rien répondre. Il n'était pas de ceux auxquels on dit « l'ami » comme ça, parce qu'on les trouve arrêtés au bord d'un chantier.

Le monsieur n'avait pas attendu son geste. Il était de ces bourgeois qui font des affaires, qui disent « tu » à tout le monde, pour gagner

vingt sous, et rentrés chez eux, ils sont plus fiers que des nobles…

En deux jours, Hilaire s'était traîné partout. Il comprenait mal, mais il comprenait. Cette pierre nouvellement exploitée, ça allait être de l'argent. Il y avait, disaient les paysans d'alentour, de gros *monsieurs*, des noms connus, des familles qui avaient fait le tissage du coton, des noms qui avaient représenté de belles fabriques à Nîmes ou de la soie. Il y avait aussi les noms de l'ancienne politique, et ceux de la nouvelle. Des familles à particules qui avaient servi la Royauté, et des anoblis de l'Empire. On disait que le charbon ce serait l'avenir. Qu'il y avait d'autres exploitations ouvertes, et qu'on en ouvrirait encore.

Les gens du pays refusaient ce travail. On avait fait venir une main-d'œuvre interlope. C'était un travail sale. Les seuls paysans qui acceptaient ce travail étaient les toutes pauvres gens chargées de famille, ou ceux dont l'huissier avait saisi la dernière chèvre. Des garçons, aussi, par fanfaronnade, avant d'aller tirer au sort et de partir pour sept ans au service, tâtaient de ce travail noir.

Voilà tout ce qu'on disait. Après les longues guerres, c'était le nouveau jeu qu'avait trouvé la classe dirigeante. On voulait faire de l'argent avec tout. Le travail honnête ne rapporte pas. Ils avaient leur plan, qui était de monter

d'immenses affaires, en interdisant à chacun d'en faire autant. Les uns creuseraient le minerai. Les autres creuseraient le charbon. Il y aurait d'immenses lieux de misère, et là-dessus se ferait l'argent…

Hilaire décida de remonter chez lui. Cette bâtisse rose le dégoûtait. L'eau qu'on salit le dégoûtait. Que des hommes puissent travailler dans le noir, et coller du noir jusqu'au fond de leur nez, à chaque inspiration, le dégoûtait.

Mais qu'est-ce que cet homme, ce faux chasseur de morilles, était venu faire là-haut, dans la montagne de Vistres ?

Pourquoi avait-il ramassé de ces cailloux noirs qu'ici en bas on appelait charbon ?

On pousse un pied devant l'autre. Premièrement c'est encore facile. Et puis, il faut se mettre à lever le genou. Pour finir, on lève beaucoup le genou, et puis on pose délicatement le pied, avec ce tremblement de la cheville qui est de la chèvre, du mulet, et de l'homme de montagne. Sinon, il y aurait toujours quelque pierre pour rouler, et on se lève un muscle en se tordant le pied.

On va, ainsi. Quelques heures ont suffi, à la descente. Maintenant, pour monter, on compte par journée pleine. On balance le torse. On respire comme dans le sommeil. C'est un sommeil.

Une idée. Toujours la même. On la respire. Charbon. Encore : char-bon… *Char* quand on respire, *bon* quand on souffle.

À force de monter, à force de marcher, à force de somnoler, on en a eu assez de se dire toujours : charbon. Voilà que maintenant un autre mot a pris la place. Le mot maître : *argent*.

Le mot qui a déjà gâté la vallée. Le mot qui a fait pousser la bâtisse de brique. Le mot qui a percé la montagne. Le mot qui a fait appel à la main-d'œuvre interlope. Le mot qui fait que le bourgeois qui traverse les rails vous parle en maître et vous demande si l'on veut du travail.

Voilà comment vont les idées. On n'en est pas le maître.

Hilaire en fut comme malade. C'est pour quoi il était venu jusqu'à cet éperon de rocher, qu'on appelle Pierre-Trouée. Il était venu pour revoir tout ce pays propre qui est chevelure verte de châtaigniers, boules de châtaigniers comme des nuages vert tendre, et puis ce village à toitures grises, à maisons humbles, et puis toute cette lointaine toison de bête, d'ours, de montagne, et puis… ce silence.

Ce silence où le vent coulait comme une rivière.

Ce silence propre. Ce silence juste rayé par le cri propre de l'hirondelle. Ce silence où, dans les aubes de printemps, il y avait le

roucoulement des ramiers, ce silence où, dans l'automne, il y avait l'aboi d'un chien, au fond des taillis.

Ce silence qui coulait comme une rivière. Comme une rivière qui aurait pu être salie de bruit comme ils ont sali la rivière du bas, avec des lavages de charbon.

Jamais.

Quand le soleil fut tout jaune, contre les pentes, parce qu'il va s'éteindre, Hilaire descendit. Le sentier était mince. On entendait des souris couiner sous des racines. Une odeur de terre montait, rafraîchie. Des oiseaux déjà couchés sortaient lourdement des buissons, au passage de l'homme. On aurait pu voir qu'ils ont, à cette heure-là, des immenses yeux tout noirs de sommeil.

Hilaire rentra chez lui comme s'il n'en était sorti que depuis une heure. La vieille posa de nouveau sa quenouille. Seulement, cette fois, elle se mit en frais. Un homme qui a mangé des bêtises pendant deux jours et demi a besoin de se refaire. Elle commença par une omelette. Et puis, elle tira de l'armoire une grande terrine. Il y avait des morceaux de porc confits dans la graisse.

Quand il fut en train avec le porc, la vieille dit encore :

— Et puis, il y a du chevreau, si tu veux…

Il regarda la vieille, en relevant les sourcils.

C'était sa manière, à lui, de poser des tas de questions.

— Oui, dit la petite vieille, on est venu me demander si je ne m'arrangerais pas d'un quartier…

Elle avait un air tout gêné pour expliquer une chose bien naturelle. Souvent, ceux qui devaient tuer un chevreau cherchaient une ou deux personnes pour en prendre une part, surtout l'été où la viande travaille vite si elle reste. On venait à votre porte, on vous disait : « Je tue, parce que je vais avoir besoin de lait. » Du même coup, on apprenait souvent des nouvelles. On a besoin de lait, parce que quelqu'un est malade, ou bien c'est un enfant d'ailleurs qu'on vous donne en garde. Ou bien aussi, plus rarement, on veut se mettre en cuisine, alors c'est pour un événement.

Hilaire baissa les sourcils et devint dur de visage. Il était de caractère inquiet, bien que tout le monde le crût facile à vivre, parce qu'il vivait le plus souvent seul, et dans les bois. Il sentait les choses, plus qu'il ne les devinait. Elles n'entraient pas en lui par la tête, sous forme d'idées. Elles venaient plus directement, allant tout de suite au fond du ventre, passant au travers de la viande sensible. Tout de suite il était comme un être qui reçoit une charge de plomb : « Qu'est-ce que j'ai ? » Il était touché avant d'avoir eu le temps de réfléchir. C'est pourquoi il commençait toujours par faire front.

— Toi, Finette, dit-il familièrement à sa mère, tu me caches quelque chose.

— Non non, dit la vieille, les mains énervées dans le tablier.

— Alors, dit-il, puisque c'est ainsi, commençons par un bout. On verra bien.

Il cessa de manger et recula sa chaise.

— Qui t'a vendu ce morceau de chevreau ?

— C'est le petit François qui est venu le porter.

Le petit François faisait les commissions. Hilaire n'en savait pas plus qu'avant. Il avait la patience de ceux qui chassent beaucoup.

La vieille Finette demeura droite, sans oser faire un pas. Elle savait bien qu'il faudrait dire ce qu'elle avait à dire. Elle ne savait pas si cela ferait du mal. Elle avait derrière elle une longue vie, et depuis qu'elle savait la nouvelle, elle attendait le retour d'Hilaire en se disant pour elle-même qu'on peut avoir vécu toute une vie, et vu beaucoup d'hommes, on ne sait jamais comment les hommes vont prendre les choses.

Hilaire avait repassé dans sa tête les chevreaux du village prêts à tuer. Il y en avait bien cinq ou six. Mais la Finette n'avait aucune raison de ne pas dire : « C'est le chevreau du Marti, c'est le chevreau de la Bernadette, c'est le chevreau d'Antonin, c'est le chevreau des Roman… » Alors ?

Et puis, quand même ce serait un chevreau de Clodomir Rigault, qu'est-ce que ça faisait ? Félicie l'avait gardé ? On n'est pas si petit garçon que cela. Ni Félicie si petite fille. Elle en avait déjà bien élevé, des chevreaux, pour les

donner à tuer ensuite, et sans en pleurer. On se fait des idées d'un cabri, quand on est fille, vers douze ou treize ans, quand on est soi-même faiblette, et toute remuée par la vie… On voudrait que plus rien ne soit tué, on voudrait ne manger que des fruits et de l'herbe, on a pitié des cabris parce que c'est joli, des agneaux parce que c'est doux, et quand un gamin rapporte une nichée dans son bonnet, on le menace en lui disant : « Garnement ! »

Hilaire eut une courte lumière de rire dans le visage.

— Il est de la Félicie, ton chevreau ?

— Non, non, dit la vieille très vite.

On aurait dit qu'elle avait marché sur une braise.

— Alors, dit Hilaire, fous-moi la paix avec tes mystères, et donne-moi la suite.

La vieille tourna sur ses talons et se pencha dans l'âtre. Même quand elle était baissée, on ne voyait pas ses chevilles. Seulement des souliers plats, et plusieurs volants de plusieurs jupons foncés. Elle se releva et mit sur la table un cassoton plein de gros haricots.

— Tu me le diras, ou non ?

Hilaire venait de lâcher ces mots comme un coup de fusil.

La vieille trembla et dit :

— C'est un chevreau de Champetier.

Depuis quatre ans, Hilaire ne parlait plus au fils Champetier. Ils étaient de même âge. Ils

avaient été bons amis. Ils avaient même passé ensemble les heures trop gaies des fêtes de village, au premier temps de la jeunesse. Personne ne savait ce qu'il y avait eu entre eux. Amédée Champetier disait, parlant d'Hilaire : *le Simple.* Pour dire qu'il le trouvait plus naïf que nature, et par dérision. Hilaire disait de Champetier : *l'Autre…* Et jamais autrement : « L'Autre ». Ce qui était une sorte d'insulte contenue.

Mais tout en s'évitant, ils s'occupaient l'un de l'autre. Hilaire disait : « Je me demande ce que fait *l'Autre…* je l'ai vu qui passait vers Solan avec sa bête… » Puis il haussait les épaules. Et sûrement que l'Amédée en disait autant.

C'est pourquoi, ce soir, remettant sa chaise en place et piquant dans ses gros haricots, Hilaire dit, entre haut et bas :

— Et que font-ils, chez Champetier, pour avoir si vite besoin de lait ?

— Un mariage, dit la vieille.

Puis elle se recula, loin de la lampe. Si on avait pu voir son visage, on aurait vu qu'elle mangeait tellement sa bouche qu'elle n'avait plus l'air d'avoir une lèvre inférieure, à peine l'autre, et une sorte de trou entre le nez et le menton rapprochés.

Elle savait qu'il ne restait plus que quelques mots avant l'éclat, s'il devait y avoir un éclat, comme on voit se raccourcir la mèche dévorée par le feu, avant une mine chargée de poudre.

— Et quelle est l'imbécile qui épousera *l'Autre* ?

La vieille chercha une formule. Elle finit par dire, comme niaise :

— C'est la fille Rigault.

À la vérité, Hilaire ne vit pas le coup. La fille Rigault. Il y avait Félicie, il y avait aussi Étiennette, bien qu'elle eût dix-sept ans au plus, et encore n'avait-il jamais pris garde de compter exactement.

— L'Étiennette, dit-il ? Elle est trop jeune. La vieille resta dans l'ombre…

Il reprit, entre deux fourchetées de haricots :

— Ils sont fous de donner cette petite à *l'Autre*, ou non… Qu'en trouves-tu ?

— Mon garçon, dit la vieille, ce n'est pas l'Étiennette.

— Ah, *Sapredié* !, dit-il.

Et il sut tout de suite que c'était vrai. Il revit les hésitations de sa vieille. Et plus vite, toujours plus vite, les autres choses. Quand on fait sauter un fourneau de mine, ensuite tout déboule. Tout déboulait. Il revoyait les beaux yeux gris. En même temps la bouche. En même temps le sourire. Est-ce que c'est le sourire ou les yeux, ou la bouche, qui fait tant mal. Pourquoi mal. Et ces lanternes ? La fête à Barre. Et ce mur, au bord de la terrasse, et ensuite dessous, il y a mille pieds de mince brume, et une rivière au fond qu'on entend comme de la soie, et loin, des sommets sont laiteux, parce

que c'est la nuit. On a sa main sur une main. On voit tout un paysage de nuit mieux que jamais on ne vit rien, dans toute sa vie, parce qu'entre soi et ce vaste monde, il y a en noir sur le ciel une tête qui vous le fait comprendre. Et l'air de la nuit n'est pas froid, mais d'une fraîcheur délicieuse. On n'a dit que de petites choses. On ne pourrait même pas les redire. Ce n'est pas les choses, seulement le ton. Et pas même le ton. C'est, voilà, qu'on est en face l'un de l'autre.

On est comme arrivé. Arrivé où ? Arrivé à quoi ? On cherchait, on ne cherche plus. Il y avait un vide. Il n'y est plus. On ne savait pas que ce serait sur une terrasse, à une fête, à vingt-huit ans, à Barre, au sommet des monts. On cherchait. On avait rendez-vous avec un moment de sa vie. On savait qu'un moment viendrait où il y aurait repos.

Tout simplement.

Porté par la force du coup, il venait de revoir tout cela. Après avoir été envoyé en l'air, il retomba. Il buta, il arriva. Il était tombé de très loin et de très haut. Il était arrivé sur sa chaise, dans cette maison connue.

Qu'aurons-nous connu ?

Qu'est-ce qui nous est familier quand il faut souffrir ?

Il y avait en face de lui une casserole de terre, à demi pleine de haricots. Depuis quand ? Les haricots, c'est pour quoi faire ?

Voilà qu'il fallait reprendre conscience, et recommencer tout petitement. Comme ces blessés assommés, dans un accident, arrêtés en pleine vitesse, qui ont été projetés hors du char, parce que le cheval s'était emballé. Les dernières images sont des arbres qui se sauvent derrière vos épaules. Les derniers bruits, des maisons qui viennent à votre rencontre, et quand elles sont à la hauteur de vos oreilles, elles font : « Oup ! » une sorte de bruit feuillé, comme de gros oiseaux qui s'envolent. Tout, si vite. Et quand vous revenez à la conscience, après avoir été assommé, il faut recommencer petitement par découvrir comment remuent les lèvres, comment s'avale la salive, et déclore des paupières c'est déjà très compliqué.

Quand il faut souffrir, à quoi se raccrocher ? Quand les membres sont rompus, qu'est-ce qui fait le plus mal, la planche sur quoi on vous couche, ou le lit qui s'enfoncerait doucement, et doucement vos fractures feraient charnière, épouvantablement ?

Hilaire vit la cheminée. Et puis la lampe. Et puis la vieille. Et puis le lit. Il pensa au sien, de lit, dans l'autre chambre.

Avec une envie de s'enfuir. Avec cette idée qu'il souffrirait moins dans des lieux inconnus.

Et puis la fierté de l'homme, devant la femme, même si c'est la vieille mère. Il attrapa la bouteille et se versa un coup. L'homme est fait pour le vin. On le dit. On se sent devenir un personnage social. On se sent regardé par

d'autres, comme dans une auberge. On n'a pas tout perdu. On va le montrer.

— Il y a, dit-il, des vieilles bouteilles.

La mère quitta la pièce, heureuse de pouvoir s'en aller. Elle connaissait la maison depuis tant de milliers d'heures, qu'elle pouvait circuler sans lumière aucune. Elle entra dans la cave qui faisait suite à l'écurie. Elle entendit le bruit des rats qui sont surpris d'une présence non annoncée par une lumière. Elle fut au casier, et ses mains habiles bien que nouées par l'âge trouvèrent vite ce qu'elles cherchaient. Il y avait dans des bouteilles longues du bon vin d'en bas. Et puis, dans des bouteilles trapues, que son défunt avait cirées lui-même, le vin d'une barrique depuis trente ans vidée, et qui venait du Rhône, là où le raisin noir se brûle sur des collines, au-dessus des marais.

Elle revit d'anciennes images. Comment était son défunt, l'année de la mise en bouteilles. Des détails bêtes, une ceinture qu'il avait lui-même réparée, avec des clous de cuivre blanc, pas loin de la boucle. Et comme il tenait le pied gauche rentré, suite d'un accident de chasse quand il avait moins de vingt ans.

Ce pied, ce pied qui avait failli leur faire rater leur mariage, parce que ce timide, et qui dansait quand même, ne voulait pas avouer à la fille aimée qu'il ne pouvait plus tourner la valse renversée.

Elle rit toute seule dans le noir, en montant les marches usées, qui étaient traîtres dans la

nuit. Elle rit parce qu'elle avait de beaucoup dépassé l'âge où l'on s'en soucie sincèrement pour les peines des autres. Son petit était un homme. Un homme seul comme tous les hommes. Elle aussi avait été seule, pour souffrir. Quand il faut souffrir on est toujours seul. Pour s'amuser on trouve du monde à revendre. Pour du plaisir, il y a foule. Pour souffrir, on est seul. Elle était à cet âge où la peau est dure, où le sang ne circule plus guère, où le souffle est avare, et on a compris durement, à l'aide de toute une vie, que les affaires des autres sont à eux.

Il ouvrit la vieille bouteille. Il éprouvait une sorte de plaisir ensommeillé à manier doucement le vieux flacon. Il eut une fierté d'homme à se verser ce vin presque noir, et se disant qu'il était un des rares, par toute la montagne, à pouvoir boire une telle goutte. Et même peut-être le seul ce soir.

Et justement ce n'était pas à dire. Parce qu'aussitôt il toucha sa blessure, se rappelant ainsi lui-même que dans quelques soirs il y en aurait d'autres qui feraient toute une fête. Et quelle fête : un mariage.

Il n'avait pas eu le temps de se dire encore que, dans un mariage on est deux. Il vit cet Amédée, cet ancien ami, cet homme déjà méprisé pour des raisons demeurées entre eux, et qui maintenant – pourquoi ? – aurait le droit d'avoir Félicie avant lui. Pourquoi ? Bien sûr, il le savait. – L'argent.

Pendant une minute, il repensa au charbon. L'argent, le charbon. Seulement il n'était plus de taille à unir deux idées.

Il recommença, pour lui, pour tout au fond de lui, à bercer des images. Il ne se souvenait plus du goût des baisers. Ce n'est pas ce qui se garde. Mais il revoyait toujours ces choses auxquelles on ne fait pas attention, dans le moment d'être avec une femme, et qui ensuite sont le meilleur. Il y avait un autre moment que Barre. Un moment de plein jour. Et justement, avec le soleil, il n'aurait pas osé demander plus que ce baiser furtif pris au moment du revoir. Mais pas moins, il y avait comment le bras s'en va du corps, comment l'épaule remonte, comment la main pose sur la pierre, et cette courbe creuse entre le bras et le corps déjeté. Il y avait ce que les hommes ignorent, et qui est le savoir inné des femmes, une certaine façon d'être debout, d'être assis, d'être couché, qui fait qu'un geste n'est plus un geste, mais une chanson de la vie.

Bien sûr, elle ne s'était pas engagée. Mais est-ce qu'on est des gens de loi ? Est-ce qu'il y a seulement ce qui se dit, ce qui se promet, ce qui se tape dans la main, ce qui s'écrit ? Bien sûr elle n'avait pas dit : « Tope-là ! » Mais faut-il s'engager comme avec des maquignons, par la méfiance ?

Elle avait eu ce sourire, cette courbure du cou, ce menton incliné, cet abandon heureux de la taille, comme une branche d'églantier. Est-ce que cela n'est rien, qui est tout pour le cœur ?

Est-ce qu'on n'est engagé que si on a tout dit ? Est-ce que tout est à dire ? Est-ce que tout peut se dire ? Est-ce que tout a besoin qu'on le précise, comme on met tout dans un contrat ?

Ou alors, il faudrait savoir demeurer raidie, comme certaines. On passe à côté. On les voit sans les voir. Elles ont une figure qui dit : « N'approchez pas. » Elles ne sont pas braves, mais elles sont honnêtes avec vous. Elles disent, avec les épaules droites, le buste droit, les jambes raidies : « Rien à faire, passez. » On passe. On ne s'accroche pas. Elles n'ont ni fleurs ni épines. Elles sont comme des solives.

Alors, dans ce moment, il fut un homme fatigué. Un homme qui vient de remonter toute la montagne, qui n'y a pas pensé, mais la fatigue était là. Une fatigue saine, parce qu'on était sain. Une fatigue juste faite pour vous aider à dormir. Mais maintenant, maintenant qu'on est atteint par le cœur, la fatigue est acide. Tout aigrit vite. On n'a plus de force.

Le vin eut goût aigre ; Hilaire s'arrêta de boire. Il n'avait pas eu envie de s'enivrer. Seulement de se réconforter de façon virile et rare. Et maintenant que la fatigue lui pesait aux reins, il y eut une toute mince voix qui eut permission de s'élever au fond de lui, comme une voix de rossignol au fond d'une combe.

Quelque chose en lui disait : « Oh, Félicie ! Me faire ça à moi… »

Parce que c'est ainsi, c'est la plainte de tous et de toujours.

« Me faire ça à moi, reprenait la petite voix, quand tu savais cependant bien tout ce que j'avais pour toi… »

Parce que ça aussi, c'est l'idée de tous, toujours. Ils crient leur abandon, croyant avoir été compris. Ils ont aimé, timidement. Ils ont aimé, silencieusement. Ils ont cru que ça se voyait au dehors. Ils ont fait des signes incertains qui, du dehors, sont incohérents. Comme un homme qui lèverait le bras pour appeler au secours, et qui le ferait si simplement que, vu de loin, on se dit : « Il chasse une mouche de devant ses yeux. »

« Oh, Félicie ! », reprenait la petite voix, sachant mieux chanter maintenant… « me faire ça à moi, quand tu savais pourtant bien tout ce que j'avais pour toi. Jamais je ne pourrai me faire à l'idée… »

Ici, l'homme fatigué tressaillit. Comme d'un coup dans le dos. Il avait brusquement compris qu'il y avait autre chose que sa peine. Il avait vu tout à coup qu'il y a ce qui se passe à l'intérieur, qui fait tant mal, et qu'on garde pour soi. Mais il y a aussi ce qui est du dehors, et qui s'appelle la réalité.

Il y avait qu'Amédée Champetier aurait droit de prendre cette main que lui, Hilaire, avait vue posée sur une pierre, comme un petit morceau de la beauté du monde. Il y avait

qu'entre ce bras et ce buste, il glisserait son bras. Il refermerait ce bras. Ce serait arrondi, comme un piège. On verrait cette main d'homme qui revient en avant, contre cette hanche, et c'est un langage. Ça veut dire : « Cette femme est à moi. »

Une main. On pose la main sur l'encolure d'une bête : « Ce cheval est à moi. » On pose une main sur la tête d'un petit : « C'est mon petit. » On avance la main sur un morceau de pain : « Mon morceau. » On avance la main, et c'est une possession.

Il y aurait cette large main brune, sur l'étoffe d'une robe : « Ma Félicie. »

La vieille n'en croyait pas ses yeux. Tout le quartier de chevreau y passa. Encore, Hilaire racla l'os, à gestes mécaniques, mais bien précis. Dans un autre moment il y aurait eu plus que le repas d'un homme, qui n'aurait mangé que cela. Et Hilaire avait mangé de tout.

L'horloge sonna dix heures. La demie. Onze heures. L'homme mangeait et buvait, posément. Quand il ne resta rien sur la table, il s'arrêta. Il avait mangé dans une sorte de sommeil.

« Tant mieux ! », se disait la vieille Finette, encore que jamais elle ne veillât si tard. Mais les vieux ont peu besoin de sommeil. Ils dorment de petits coups, juste le temps d'effacer une ou deux étoiles au bord de l'étroite fenêtre ; ils passent un grand moment à écouter la nuit, le

vent, la bête dans le bois, la souris du plancher, et ces esprits qui rôdent et traînent des griffes sur la toiture…

« Tant mieux ! », se disait-elle. « Quand l'appétit va, tout va. Moi j'aurais pensé que ça lui ferait plus d'effet. Les garçons, dans mon jeune temps, se seraient battus pour une fille comme ça, s'ils avaient été deux à en avoir l'envie. »

Elle se redisait ce qu'elle avait pensé avant l'événement. Qu'on ne sait jamais ce que feront les hommes.

Et puis, le garçon alla se coucher. Il sortit de la cuisine, sur la terrasse. On l'entendit qui poussait la porte de sa chambre.

Mais voilà : juste entre deux sommeils, la vieille Finette l'entendit qui ouvrait sa porte. Il revint dans la cuisine, où elle dormait. Elle avait tiré les rideaux du grand lit. Mais il ne fit pas lumière. Il allait, à pas feutrés, sur ses chaussettes. On comprit, à des bruits très minces, qu'il bouclait une cartouchière. Et puis, on comprit moins. Il avait tiré le tiroir et prenait des choses. Que pouvait-il prendre ? Il n'y avait dans ce tiroir que des ficelles, et un pot pour le sel, qu'on tenait là, quand on veut resaler sur la table. Il dut mettre du sel dans un morceau de papier, ou dans une boîte.

Il décrocha probablement sa musette. Il décrocha aussi le fusil. Allait-il à la chasse ? Il aurait allumé, et tout préparé au jour. C'était

un homme habituellement sans égards. Et puis, on ne prend pas du sel pour aller à la chasse.

Va comprendre !

Il referma la porte. On entendit le fusil posé contre la murette. Il devait chausser ses souliers. Après quoi, on entendit quelques gros pas d'homme, sur les marches, et déjà la terre effaçait jusqu'au bruit de cet homme qui s'en va.